

Discours sur l'inégalité des races

The Bell Curve: polémique savante, rhétorique raciale et politique publique

Éric Fassin*

Hérodote, 2ème trimestre 1997, n°85, p. 34-61

Le discours sur l'inégalité des races n'appartient en propre à aucune nation, et les États-Unis n'ont certes pas le monopole du racisme aujourd'hui ¹. La controverse internationale que soulève un ouvrage récent sur les Allemands et l'Holocauste montre d'ailleurs combien, s'il est éclairant d'étudier le racisme dans le contexte de la culture où il prend forme, il demeure difficile de parler en toute rigueur d'une culture raciste ². On peut toutefois chercher dans la comparaison la clé non pas d'une « idéologie française » (non plus qu'allemande, ou américaine), mais de spécificités nationales, c'est-à-dire de constructions sociales particulières du racisme. Ainsi en France, chacun en a pris conscience en septembre 1996, les déclarations de Jean-Marie Le Pen sur l'inégalité des races ont reculé les frontières de l'indicible; elles n'ont pourtant aucunement remis en cause le partage entre l'idéologie et la science. Le discours sur la race, de nombreuses prises de position l'ont souligné, reste extérieur au discours scientifique. En France, si le racisme déborde aujourd'hui du domaine privé dans l'espace public, il n'acquiert donc pas pour autant droit de cité dans le monde savant. En revanche, aux États-Unis, c'est la science qui vient nourrir le débat public sur les races.

^{*} École normale supérieure, département de sciences sociales.

^{1.} On peut qualifier le discours sur les races de « racialiste », mais depuis Gobineau, le discours sur l'inégalité des races, indépendamment de toute polémique, ne saurait guère être défini que comme « raciste ». Comment l'appeler autrement ? Le but n'est pas de dénoncer ; mais à quoi bon euphémiser ?

^{2.} Daniel Jonah Goldhagen, Hitler's Willing Executioners: Ordinary Germans and the Holocaust, Knopf, New York, 1996.

Anatomie d'un scandale

On l'a constaté une fois encore avec la publication, en octobre 1994, d'un gros livre, bourré de statistiques et de graphiques, chargé de notes et d'annexes, qui analyse pendant plus de huit cents pages les différences de QI en relation avec l'inégalité sociale et l'inégalité raciale. Ce best-seller inattendu a aussitôt suscité une controverse d'importance nationale. « The Bell Curve sera sans doute l'un des ouvrages de sciences sociales les plus commentés, par écrit et dans les discussions, depuis le rapport Kinsey, voici cinquante ans ³. » Charles Murray, coauteur avec Richard Herrnstein de ce brûlot, n'exagère pas : aujourd'hui pour la race, comme hier pour le sexe, la polémique publique se cristallise autour d'un travail scientifique. Plus qu'un simple révélateur, le discours savant devient un catalyseur : il suscite, pour garder le langage de la chimie, une réaction. La réalité, c'est-à-dire les représentations (de sexe hier, et aujourd'hui de race), en sort transformée.

Sans doute pourrait-on dire qu'il ne s'agit pas de science, mais d'une pseudo-science : comme l'a noté Stephen Jay Gould dans une critique aussi virulente qu'influente publiée par le *New Yorker*, le raisonnement général repose sur une conception de l'intelligence discréditée de longue date. « *The Bell Curve* ne contient aucun argument nouveau, et ne présente aucune donnée convaincante à l'appui de son darwinisme social anachronique. » Gould lui-même avait déjà publié, quinze ans plus tôt, une histoire polémique du déterminisme biologique qui sous-tend l'histoire américaine du QI. Paradoxe : avec la résurgence de la « courbe en cloche 4 », un siècle après Francis Galton (le père de l'eugénisme), le livre que publie Gould en 1981 apparaît de fait comme la « réfutation d'un manifeste de 1994 5 »... En France aussi, la critique du QI est bien connue : ce test psychologique ne fait que valider, au prix d'une construction statistique artificielle, c'est-à-dire sociale, une hiérarchie scolaire, c'est-à-dire encore sociale 6. Pseudo-science donc, et l'on pourra dès lors critiquer dans le livre la confusion entre corrélation et causalité, hérédité et héritabilité, mais aussi remettre en cause sa théorie de l'intelligence, son usage des statistiques, et

^{3.} Charles Murray, Postface de 1996, dans l'édition de poche de *The Bell Curve : Intelligence and Class Structure* in American Life, de Richard Herrnstein et Charles Murray, Free Press, New York, 1994, p. 553. Herrnstein est décédé juste avant la publication du livre ; c'est donc Murray qui a fait face à la controverse.

^{4.} C'est le sens du titre, qu'éclaire la couverture ; on gardera toutefois le titre original, puisque l'ouvrage n'a pas été traduit, et qu'on se propose, comme l'a fait Gould pour le passé, de montrer pour le présent le contexte américain de la controverse.

^{5.} La critique, parue sous le titre « Curveball » dans le New Yorker, le 28 novembre 1994, a déjà été reprise dans trois volumes : deux anthologies consacrées à la controverse, voir infra, et la nouvelle édition de The Mismeasure of Man, le livre de Stephen Jay Gould, Norton, New York, 1996 (1981). La première citation en est extraite, p. 367, tandis que la seconde est reprise de la nouvelle introduction, p. 35.

^{6.} Voir, par exemple, l'ouvrage de Michel Tort, Le Quotient intellectuel, Maspero, Paris, 1977. Je remercie Christian Baudelot pour ses suggestions.

même ses sources, pour une part néonazies ⁷. Tel n'est pourtant pas notre propos ici, non seulement faute de compétence, mais aussi parce qu'il s'agit, plutôt que de réfuter la thèse, ce qui a déjà été fait, de comprendre son impact, et d'interpréter la polémique.

Loin d'être scientifique, l'affaire serait-elle purement médiatique? Il est clair que la publicité, positive ou négative, explique largement le triomphe commercial du livre : les 400 000 exemplaires vendus en quelques mois, qui ont placé *The Bell Curve* en tête des listes de *best-sellers*, doivent beaucoup au tapage médiatique ⁸. Il n'est pas moins vrai que cette fascination médiatique rencontre une approbation idéologique : depuis le surprenant succès, en 1987, du philosophe Allan Bloom, avec *The Closing of the American Mind* ⁹, c'est tout un marché conservateur qui est apparu au grand jour ¹⁰. Enfin, il est certain que, au-delà d'un « chic raciste » dans l'édition ¹¹, la race fascine, à gauche comme à droite. C'est que les tensions sociales du moment se disent volontiers dans un langage racial hérité de l'histoire américaine. La race n'est donc pas seulement un objet idéologique partisan, mais un sujet de préoccupation nationale, du cri d'indignation d'Andrew Hacker face aux « deux nations », noire et blanche, en 1992, jusqu'aux provocations de Dinesh D'Souza prenant acte (sans rire) de la « fin du racisme », en 1995 ¹². Non seulement la « race compte » (*race matters*), pour reprendre le titre d'un *best-seller* du philosophe noir Cornel West ¹³, mais « la race fait vendre » (*race sells*) ¹⁴ : aux États-

^{7.} Voir, pour les « sources souillées », l'article de Charles Lane dans la New York Review of Books, 1^{er} décembre 1994. Sur l'argumentation scientifique, en français, on pourra consulter le dossier publié par La Recherche, en janvier 1996, et de nouveau le numéro de janvier 1997.

^{8.} De la couverture du magazine du New York Times, le 9 octobre 1994, aussitôt suivie par la section « livres », une semaine plus tard, à celle de Newsweek, le 24 octobre, jusqu'au numéro spécial consacré par l'hebdomadaire intellectuel The New Republic, daté du 31 octobre — sans oublier les émissions télévisées, de Larry King Live à Meet the Press.

^{9.} Allan Bloom, The Closing of the American Mind, Simon & Schuster, New York, 1987 (traduction française: L'Ame désarmée, Juliard, Paris, 1987).

^{10.} Les éditions Free Press en ont largement bénéficié, avec non seulement des ouvrages de circonstance, comme les livres à sensation du journaliste pamphlétaire David Brock, mais aussi des travaux intellectuellement plus ambitieux — comme *The Bell Curve*.

^{11.} Anthony Lewis, « Racist Chic », The New York Times, 13 octobre 1995.

^{12.} Andrew HACKER, Two Nations: Black and White, Separate and Unequal, Ballantine, New York, 1992, et Dinesh D'Souza, The End of Racism: Principles for a Multiracial Society, Free Press, New York, 1995.

^{13.} Cornel WEST, Race Matters, Vintage, New York, 1993. Pour une présentation de cette figure médiatico-académique de la gauche, je me permets de renvoyer à mon article « Prophète en son pays ? », suivi d'un entretien avec Cornel West, dans le dossier « L'Amérique en noir et blanc », Esprit, mars 1996, p. 19-35. Pour la signification américaine contemporaine de la « race », voir aussi, dans le même dossier, ma tentative d'élucidation : « Cultures ethniques et politique des races après O.J. Simpson » (p. 35-50).

^{14.} C'est le titre d'un article du Washington Post du 22 septembre 1995, par Jeffrey Frank, qui précise : « Un sujet qui rapporte gros » (« Race : a Big-Money Topic »). Il est révélateur que le nouveau livre de Dinesh D'Souza ait d'emblée été tiré à 100 000 exemplaires : l'éditeur pouvait miser sur l'aura polémique de l'auteur, et du sujet. Nous tenterons infra de rendre compte, malgré tout, de son moindre impact.

Unis aujourd'hui, la race pèse d'un grand poids — sur la société, et dans le marché du livre.

Il serait pourtant trop simple de rejeter la controverse hors du domaine scientifique en raison de sa publicité (au double sens, publique et publicitaire). Il ne s'agit pas non plus, bien entendu, parce que le livre marque la rencontre d'un sociologue célèbre de la fondation conservatrice American Enterprise Institute, et d'un psychologue de Harvard, de réhabiliter la science de l'ouvrage. Ce n'est en effet ni par ses méthodes ni par ses auteurs que nous revenons à la science, mais par sa réception. A défaut du livre, c'est la controverse qui est scientifique, en même temps que médiatique. Deux anthologies, parues dès 1995, le font nettement apparaître : avec l'ampleur du débat, le plus remarquable dans cette affaire est l'imbrication des « guerres », savante et médiatique, et l'importance des intermédiaires entre la sphère publique et le monde scientifique — vulgarisateurs et polémistes, savants, journalistes et intellectuels 15. Ces derniers s'engagent en masse, et tout particulièrement les intellectuels noirs comme Henry Louis Gates Jr., ou K. Anthony Appiah — à gauche (comme Adolph Reed Jr.) et à droite (comme Glenn Loury) 16. Du côté des sciences de la nature, les savants ont très tôt pris position, dans la presse généraliste, mais aussi dans les revues scientifiques : le plus souvent, et pour les plus notables, de manière critique ¹⁷; mais aussi parfois pour accorder leur soutien, comme les signataires d'un appel dans le Wall Street Journal 18, ou, convergence significative, comme Arthur Jensen, psychologue de Berkeley célèbre pour avoir été en 1969 à l'origine d'une controverse fondatrice sur l'hérédité du QI — nous y reviendrons. Avec les sciences de la nature, les sciences sociales sont aussitôt mobilisées, de Nathan Glazer à Alan Wolfe, et surtout bien sûr les savants de couleur, de Thomas Sowell à Orlando Patterson. William Julius

^{15.} L'une est essentiellement la reprise, sous une forme plus développée, du dossier spécial publié par *The New Republic*, le 31 octobre 1994 : *The Bell Curve Wars : Race, Intelligence, and the Future of America*, dirigée par Steven Fraser, Basic Books, New York, 1995 ; l'autre, plus importante, complète les réactions par une mise en perspective historique : *The Bell Curve Debate*, dirigée par Russell Jacoby et Naomi Glauberman, Times Books, New York, 1995.

^{16.} Si la gauche intellectuelle est unanime dans la dénonciation, d'Ellen WILLIS, dans le Village Voice (15 novembre), à Alan Ryan, dans la New York Review of Books (17 novembre), en passant par Martin Peretz, dans la New Republic (31 octobre), et Christopher Hitchens, dans The Nation (28 novembre), les intellectuels conservateurs sont partagés, voire ambivalents. Le plus souvent, ils interviennent pour défendre la légitimité du projet, tout en récusant ses conclusions : c'est l'objet d'un dossier spécial de la très conservatrice National Review (5 décembre), avec par exemple les articles d'un marxiste repenti, Eugene Genovese, et d'un néoconservateur bon teint, Charles Krauthammer. Le contraste est frappant, un an plus tard, lorsque paraît The End of Racism : deux conservateurs noirs, Glenn Loury et Robert Woodson, coupent tout lien avec l'American Enterprise Institute, qui finance D'Souza (mais aussi Murray). Voir par exemple Time, 2 octobre 1995.

^{17.} Comme Gould, dans Natural History (après le New Yorker), ou Leon Kamin, dans Scientific American (tous deux en février 1995).

^{18. «} Mainstream Science on Intelligence », Wall Street Journal, 15 décembre 1994. Les auteurs ne citent pas The Bell Curve, mais en reprennent tous les points essentiels sur l'intelligence.

Wilson, le grand sociologue noir de la pauvreté urbaine, place ainsi son dernier ouvrage explicitement en opposition à *The Bell Curve*: « Devant le retour des débats sur l'importance de l'héritage génétique, il est urgent que les sciences sociales rappellent, pour orienter l'action publique, le rôle important et complexe de l'environnement », les déterminations sociales et non pas seulement naturelles ¹⁹. Deux volumes collectifs paraissent, qui marquent à la fois l'obligation ressentie d'entrer dans l'arène, et l'impuissance universitaire devant le phénomène. En effet, d'une part, la contre-attaque s'impose comme un devoir : ainsi, pour le département de sociologie de Berkeley, « le contrecoup du livre est trop important pour qu'on l'ignore. En tant que sociologues, nous ressentons l'obligation de rétablir la réalité. Universitaires, nous avons une conscience douloureuse du trouble de nos étudiants. Citoyens, nous devons participer aux débats nationaux ²⁰ ». Pourtant, d'autre part, si l'on peut dénoncer les « mensonges » du livre, « que faire pour susciter en réponse un intérêt comparable pour des arguments moins extravagants ²¹ » ? En ce sens, même les réfutations confortent la légitimité du livre, dont elles reconnaissent l'importance, sans pouvoir jamais espérer égaler son influence.

Le scandale d'une anatomie

Comment comprendre la force de scandale de l'ouvrage, et donc son impact ? C'est qu'il s'agit, selon le mot de Charles Murray, d'une « science sociale pornographique » (social science pornography) ²². Non qu'il soit choquant de parler de race aux États-Unis aujourd'hui : bien au contraire, il en est partout question, dans les livres non moins que dans la société. Il n'est pas même interdit d'associer la race au QI, ni d'affirmer que les inégalités cognitives renvoient statistiquement aux différences ethniques : c'est l'expérience sociale ordinaire, que confirment les chiffres bien connus des examens nationaux, comme le Scholastic Aptitude Test. Après tout, juste avant The Bell Curve, Thomas Sowell publiait un ouvrage sur « race et culture », dont le chapitre sur « race et QI » n'avait pas

^{19.} William Julius Wilson, When Work Disappears: the World of the New Urban Poor, Knopf, New York, 1996, p. xv. Nous y reviendrons in fine.

^{20.} Claude S. FISCHER et al., Inequality by Design: Cracking the Bell Curve Myth, Princeton UP, Princeton, 1996, p. XI.

^{21.} Measured Lies: The Bell Curve Examined, dirigé par Joe L. Kincheloe, Shirley R. Steinberg, et Aaron D. Gresson III, St. Martin's Press, New York, 1996, p. 3.

^{22.} L'expression est citée dans l'article du magazine du New York Times du 9 octobre 1994, par le journaliste Jason DEPARLE, qui la reprend dans son titre. L'obsession « pornographique » de Charles Murray apparaît aussi dans la préface qu'il donne la même année à la réédition de son livre Losing Ground (Basic Books, New York, 1984) : il avoue (p. XIII) qu'il aurait préféré intituler cet ouvrage (voir infra) Fucking Over the Poor (« baiser les pauvres »), ou mieux, The Missionary Position (« la position du missionnaire »).

troublé grand monde ²³. Sans doute est-il noir, et ainsi protégé du reproche de racisme. Mais en réalité, c'est la goutte génétique, absente chez celui-ci, qui fait déborder la cloche chez ceux-là : race, QI et gènes délimitent un triangle obscène. Les auteurs en ont bien conscience, et le revendiquent, non sans paradoxe.

Le scandale, c'est qu'ils brisent un tabou. Mais pourquoi le briser? Pour dire tout haut ce que beaucoup pensent tout bas. Contre la mauvaise foi idéologique des élites, Herrnstein et Murray revendiquent le bon sens : la science vole ainsi au secours du sens commun. C'est donc avec la génétique, lorsqu'elle apporte la confirmation savante de préjugés populaires, qu'intervient l'obscénité — ou plutôt, bien sûr, avec le « génétisme ». Richard Lewontin, pourfendeur du déterminisme biologique, en a donné la preuve par l'absurde avec sa critique d'un ouvrage de « génétique génitale » (entre autres...) ²⁴. L'auteur ne se contente plus d'y mesurer l'intelligence, mais le sexe — littéralement : non plus le QI, mais le pénis (dont la taille serait l'indice de l'activité sexuelle...). Dans ce monde inversé, on retrouve la hiérarchie des races, qui place les Blancs au milieu, entre les Noirs et les Asiatiques — mais en miroir de l'intelligence. Les premiers seront les derniers. Faut-il s'en étonner? la symétrie de l'ordre racial ainsi mesuré renvoie néanmoins à une hiérarchie sociale unique, qui place toujours les Noirs au plus bas.

The Bell Curve est certes de meilleure compagnie : c'est d'intelligence que parlent les auteurs, pour un lectorat présumé intelligent (les auteurs y reviennent à mainte reprise). L'intelligence est définie par le QI, soit une construction scientifique qui se confond avec l'usage populaire, tant « les résultats du QI correspondent en première approximation à ce que les gens veulent dire en utilisant les mots "malin" ou "intelligent" dans le langage ordinaire » (p. 22). Pour les auteurs, l'intelligence existe, et, plus précisément, une intelligence unifiée : c'est g, l'« intelligence générale » définie par Charles Spearman en début de siècle, qui devient ici la « capacité cognitive ». Cette généralité est indispensable à l'argument, puisqu'il ne s'agit pas seulement d'établir des différences, mais de hiérarchiser, et donc de mesurer, de résumer d'un chiffre. Sans doute peut-on, avec Gould, dénoncer l'aberration de cette abstraction. Mais c'est moins la méthode des auteurs, somme toute banale, que leur théorie de l'intelligence qui est en cause : les difficultés rencontrées, et les précautions requises, caractérisent en effet toute approche statistique, qui requiert l'agrégation de données.

Il devient dès lors facile d'établir un lien entre le QI et les « pathologies sociales » dont

^{23.} Thomas Sowell, Race and Culture: a World View, Basic Books, New York, 1994, voir chapitre 6. Sowell est prudent sur les déterminations génétiques et, d'ailleurs, critiquera sur ce point The Bell Curve — son pessimisme est donc tempéré par la constatation de l'élévation du QI chez certains groupes: le QI n'est pas immuable, ni héréditaire...

^{24.} Richard Lewontin, « Of Genes and Genitals », *Transition*, n° 69, printemps 1996, p. 178-193; il rend compte d'un ouvrage de J. Phillipe Rushton, dont l'œuvre se retrouve au cœur de la polémique : voir, outre l'Annexe 5, et la Postface, dans *The Bell Curve*, plusieurs textes repris dans *The Bell Curve Debate*, 2° partie.

s'inquiètent, avec les idéologues conservateurs, beaucoup d'Américains de tous bords pauvreté, échec scolaire, chômage, divorce, naissances illégitimes, criminalité, et... assistance sociale. C'est l'objet de la deuxième partie, consacrée à « Classes cognitives et comportement social ». Tout cela n'est guère disputé. Sans doute peut-on, à bon droit, dénoncer les biais culturels inhérents à ces tests — mais il est difficile de nier leur capacité prédictive, permettant d'anticiper (statistiquement) sur la réussite sociale (et l'échec), tant ils ne font que reproduire les biais inscrits dans les jugements sociaux, qui pèsent pareillement dans les tests et hors des tests 25. Reste toutefois un double problème. Le premier, idéologique, tient à l'amalgame entre ces différents « désordres » : est-il légitime de les rapporter tous à une même échelle, définie par les auteurs comme un « index de valeurs de la classe moyenne » (p. 263)? Le second, logique, tient à l'interprétation, c'est-à-dire au passage de la corrélation, facilement établie, à l'explication causale, qui suppose d'isoler des facteurs. On sait tous les risques de glissements, qu'illustrent Murray et Herrnstein avec un humour noir qu'on voudrait croire involontaire : chez les chômeurs, le handicap physique s'accompagne souvent d'un QI peu élevé. Comment expliquer la corrélation entre incapacité cognitive et incapacité physique? Peut-être, suggèrent nos savants, la chance elle-même est-elle affaire de QI : « Plus on est intelligent, moins on court le risque d'accidents » (p. 162) — on sait mieux les éviter.

La question est essentielle : les différences de QI, ou disons plutôt de capacité cognitive qu'il est supposé mesurer, sont-elles la *cause* des hiérarchies sociales qu'elles accompagnent? Les auteurs s'en expliquent, sans toutefois trancher entièrement. D'un côté, ils affirment que « l'intelligence, et non pas simplement en corrélation avec le statut socio-économique, est responsable des différences entre les groupes » (p. 117), en s'appuyant sur une analyse multivariée ²⁶. Ainsi prétendent-ils répondre à la question : « A choisir, vaut-il mieux naître intelligent ou riche? La réponse, sans équivoque, est "intelligent" » (p. 127). De toutes les variables, l'intelligence serait la plus explicative. Ainsi, même si le QI est inégalement distribué selon les races ou les ethnies (voir le chapitre 13), à QI égal, les différences raciales s'annulent presque (voir le chapitre 14). La capacité cognitive est bien présentée comme une cause, explicative au niveau des groupes — mais non pas des individus : il est des pauvres, et des Noirs, intelligents, les auteurs n'en disconviennent pas... D'un autre côté, après avoir ainsi bâti leur raisonnement, ils suggèrent que la réponse importe peu : ainsi, « un QI élevé n'est nullement une condition préalable pour être une

^{25.} Sans reprendre cet argument, Murray et Herrnstein adoptent ici, afin de justifier le QI, une définition pragmatique du test par sa validité (voir par exemple p. 280 et sq., et l'Annexe 5, p. 649 et sq.). C'est faire bon marché de leur point de départ, c'est-à-dire de l'identification de l'artefact sociologique (le QI) avec la « capacité cognitive » réelle. Le test est-il simplement utile (il « marche »), ou bien renvoie-t-il à une réalité (il est « vrai »)?

^{26.} On trouve le détail des calculs de régressions dans l'Annexe 4, p. 617-647.

bonne mère » (p. 203, voir le chapitre 10). Mais « le fait que les femmes moins intelligentes aient plus d'enfants hors mariage affecte de manière contraignante les politiques publiques, quel que soit le cheminement causal. La simple corrélation est socialement importante » (p. 118). Causalité réelle ou simple corrélation, pour Herrnstein et Murray, il n'est jamais question, au fond, que de QI.

Pourquoi ? C'est que la régression vers cette explication ultime permet de justifier la nature inaltérable de l'ordre social, et le caractère intraitable des problèmes sociaux. Considérons la pauvreté : « Nous souhaitons considérer la pauvreté comme un effet plutôt que comme une cause, c'est-à-dire, dans le langage des sciences sociales, comme une variable dépendante » (p. 129). Mais le QI, ici variable indépendante, n'est-il pas aussi un effet de la pauvreté ? « Le QI peut-il causer la pauvreté si la pauvreté cause le QI ? » (p. 130). En réponse à cette objection intervient un argument essentiel à la démonstration (voir chapitre 17) : « élever la capacité cognitive » se révèle presque impossible, et le QI est virtuellement immuable — dans la trajectoire des individus, mais aussi des groupes. « Nous ne disposons pas d'une méthode fiable et peu coûteuse pour améliorer le QI » (p. 416).

Pour Murray et Herrnstein, la pauvreté n'affecte donc pas plus le QI que la richesse : « Il est illusoire de croire qu'on y arriverait si seulement le pays dépensait plus d'argent en interventions sociales » (*ibid.*). Faut-il le dire ? L'argument n'a pas convaincu tout le monde. Prenons l'exemple d'un programme d'aide aux enfants pauvres d'âge préscolaire, Head Start : si le QI en bénéficie dans un premier temps, le gain s'estompe rapidement, « entre le cours préparatoire et la fin du cours élémentaire » (p. 403). L'objection de bon sens est soulevée par William Julius Wilson : « Il serait extraordinaire, dans de tels environnements, de préserver les gains obtenus grâce à Head Start. » En revanche, si de tels programmes étaient prolongés, « et même jusqu'au lycée, il est très probable que les gains initiaux seraient maintenus ²⁷ ». Le QI n'est peut-être pas aussi immuable que le voudrait The Bell Curve.

Rhétorique génétique, rhétorique raciale

C'est la fragilité de l'argument qui rend nécessaire le recours aux gènes — et nous voici revenus à l'origine du scandale : le recours à la génétique, qui fonde en nature l'ordre social. « La composante génétique du QI est probablement supérieure à 40 % et inférieure à 80 % » (p. 105). Murray et Herrnstein proposent une estimation de 60 %, ce qui permet d'imaginer l'environnement comme un actionnaire minoritaire... Du côté des savants, il

^{27.} William Julius Wilson, op. cit., p. xv-xvi.

n'est guère contesté que la génétique puisse jouer un rôle, mais c'est la quantification du partage entre nature et culture qui fait sourire, ou sursauter. Du côté du public général, et des sciences sociales, c'est la simple invocation de la génétique qui suscite les réactions les plus fortes. Il est vrai que les auteurs affichent une certaine prudence, et n'hésitent pas à signaler (en encart) une étude classique sur les enfants de soldats américains nés en Allemagne occupée, après la Seconde Guerre mondiale : que le père soit noir ou blanc, le QI moyen est le même (p. 310). Mieux : ils se veulent rassurants. « Il y a beaucoup de choses inquiétantes, au sujet de l'intelligence dans la vie américaine, et même d'intelligence et ethnicité. Mais la génétique n'en fait pas partie. » Enfin, ils vont jusqu'à dénoncer une attirance malsaine pour le sujet : « La fascination pour la race, le QI et les gènes est malvenue. » Mais c'est dans l'article qui lance la controverse, justement intitulé : « Race, gènes et QI ²⁸ ». Tout le livre est construit sur l'héritabilité du QI. Sans doute l'héritabilité ne requiert-elle pas nécessairement l'explication génétique ; mais invoquer les gènes sert simplement à conférer plus d'évidence à la prémisse. Murray et Herrnstein ne peuvent renoncer à cette arme, plus rhétorique que logique.

C'est bien pourquoi l'argument génétique est inextricablement mêlé, dans The Bell Curve, à l'argument racial, qui vient renforcer l'évidence en s'appuyant sur le sens commun. « L'universalité du contraste en compétence verbale et non verbale entre Extrême-Orientaux et Européens suggère, sans tout à fait prouver, des racines génétiques » (p. 270). L'importance de l'argument racial, pour le raisonnement sur l'héritabilité du QI, apparaît a contrario dans le refus des auteurs de prendre au sérieux un contre-exemple historique. « Les Juifs, singulièrement les Ashkénazes d'origine européenne, l'emportent dans les tests sur tous les autres groupes ethniques » (p. 275). Soit : la construction savante rejoint ici encore des stéréotypes sociaux. Mais il faudrait aussi évoquer des stéréotypes sociaux et savants inverses, venus du passé. Le conservateur noir Thomas Sowell rappelle (après Stephen Jay Gould) que, dans les années dix, les tests de Henry Goddard à Ellis Island, puis de Carl Brigham avec l'armée, plaçaient les Juifs au bas de l'échelle cognitive ²⁹. Leurs scores ont pourtant très rapidement progressé, avant que l'exogamie ne puisse en rendre compte génétiquement. Simple « folklore », suggèrent Murray et Herrnstein (p. 5). Comme pour Head Start, les voici aveugles devant l'évidence, qui menace la pierre angulaire de leur édifice.

Sans doute les auteurs sont-ils conscients que les catégories raciales, objets socialement préconstruits, manquent de rigueur : « Que veut dire être "noir" en Amérique, en termes raciaux, quand le mot peut être utilisé pour des gens dont les ancêtres sont plus Européens qu'Africains » (p. 271)? Mais alors, que veut dire la comparaison entre les Noirs d'Amé-

^{28.} The New Republic, 31 octobre 1994, p. 27.

^{29.} Thomas Sowell, « Ethnicity and IQ », The Bell Curve Wars, op. cit., p. 74.

rique et d'Afrique (p. 289)? Si les premiers l'emportent dans les tests, plutôt que d'en conclure simplement que l'esclavage n'explique pas leur déficit par rapport aux Américains blancs, ne faudrait-il pas s'interroger sur cette différence à l'intérieur d'une même « race »? Et peut-être examiner, aux États-Unis, les différences entre les Noirs du Sud et du Nord? De même, les auteurs le reconnaissent volontiers, « le terme "Hispaniques" (ou Latinos) regroupe des gens d'origines culturelles et raciales extrêmement disparates » (p. 275). Mais alors, que veut dire le faible QI des Hispaniques, qui ne peut en toute rigueur s'expliquer ni racialement, ni culturellement ³⁰? Et surtout, pourquoi l'évoquer, si l'on s'interdit les explications socio-économiques? Les auteurs affirment parler indifféremment de race ou d'ethnie, qui implique l'auto-identification : « La règle que nous adoptons est de classer les gens comme ils se classent eux-mêmes » (p. 271). Mais en acceptant cette définition politique, ne s'interdisent-ils pas dès lors toute explication raciale, et a fortiori génétique?

L'argument, racial ou génétique, est donc rhétoriquement efficace, en raison de son obscénité non moins que de son évidence, mais scientifiquement fragile, à cause de ses contradictions logiques. Aussi Murray et Herrnstein protègent-ils ce qui est pour eux l'essentiel : le QI, génétique ou non, racial ou pas, serait réfractaire au changement. Charles Murray y insiste en revenant dans la seconde édition sur la controverse : « Ce qui importe n'est pas tant la source que l'existence de différences entre les groupes, et leur caractère intraitable (quelles qu'en soient les raisons) » (p. 563). L'argument est d'ailleurs présent dès la première édition : paradoxalement, la génétique ne fait rien à l'affaire. « Si demain vous saviez, sans l'ombre d'un doute, que toutes les différences cognitives entre les races sont d'origine génétique à 100 %, rien d'important ne devrait changer. Savoir cela ne vous donnerait aucune raison de traiter les individus autrement que si les différences ethniques étaient à 100 % dues à l'environnement » (p. 314). Bref, pour les individus, le racisme serait sans rapport avec le discours racial. L'envers pessimiste de ce discours concerne les politiques sociales : « Savoir que les différences ont leur origine dans l'environnement à 100 % ne suggérerait rien qui n'ait déjà été essayé, aucune action, aucune politique. Cela ne justifierait aucun optimisme [...]. Le besoin de croire que les différences sont moins menaçantes si elles s'expliquent par l'environnement plutôt que par la génétique est naturel, mais illusoire » (p. 315). Génétique ou non, racial ou pas, le QI est imperméable au changement, et l'intervention publique condamnée à l'impuissance.

On voit donc que, paradoxalement, l'argumentation raciale et l'argumentation génétique ne sont pas au fondement du livre, mais seulement de sa réception : elles se nourrissent des préjugés, et alimentent le scandale. Mais la thèse centrale, sur (pour reprendre le soustitre) « intelligence et structure de classe » dans la société américaine, n'en dépend pas

^{30.} Voir Roger E. HERNANDEZ, « Hispanic Race Doesn't Exist », The Bell Curve Debate, op. cit., p. 314-315.

nécessairement. L'historien Carl Degler l'a justement montré : le « secret honteux » du livre, et de la société américaine, c'est moins la race que la classe 31. Encore faut-il ajouter sa traduction politique moderne, avec le rôle de l'État-providence. Et, surtout, comprendre le recours aux argumentations raciale et génétique, si elles se révèlent sans pertinence réelle pour la thèse du livre. Race et génétique fonctionnent plutôt comme deux rhétoriques étroitement entrelacées : elles sont vouées à persuader, à emporter la conviction du lecteur. Il nous faut donc à présent répondre à deux questions. D'une part, il importe de comprendre la légitimité de ces rhétoriques, garante de leur efficacité : c'est dans l'histoire croisée du darwinisme social et de l'eugénisme qu'on en trouvera les racines américaines. D'autre part, il est nécessaire d'analyser la fonction de ces rhétoriques, de mieux voir à quoi elles servent aujourd'hui dans le débat national sur les politiques sociales : dans les débats d'experts et de savants, le QI fondé en nature est une machine de guerre contre l'État-providence. Les deux questions renvoient à une même interrogation sur l'efficacité de la double rhétorique, raciale et génétique, qui emprunte à une tradition savante, et remplit une fonction politique : elle arrive au terme d'une histoire, et en réponse à une actualité.

La race des savants : histoire du racialisme scientifique

L'histoire joue un rôle important dans la controverse suscitée par *The Bell Curve*. Stephen Jay Gould fonde sa réfutation scientifique sur une mise en perspective historique. Les historiens eux-mêmes sont de la partie : outre Carl Degler, qui a publié une histoire du darwinisme social aux États-Unis, Daniel Kevles, l'auteur d'une histoire de l'eugénisme anglo-saxon, s'est aussi penché sur l'ouvrage ³². C'est que Herrnstein et Murray s'inscrivent explicitement dans une tradition, même s'ils n'en revendiquent pas tout l'héritage, souvent sulfureux. Leur introduction s'ouvre sur un rappel, qui les mène de Galton à Gould (p. 1-13) : le mot « eugénisme » n'y figure pourtant pas, ni la référence au nazisme, et la Seconde Guerre mondiale apparaît seulement comme l'occasion d'un « progrès majeur dans la technique » des tests (p. 7). Selon eux, la mesure de l'intelligence garde toute sa validité scientifique, en dépit de résistances qu'ils jugent purement idéologiques. C'est qu'elle peut être séparée des usages qui en ont été faits aux États-Unis. Les auteurs

^{31.} Carl DEGLER, « An Historian Looks at The Bell Curve », Contention, vol. 4, printemps 1995, citation p. 4.

^{32.} Comme Carl Degler, Daniel Kevles revient sur le livre dans Contention, vol. 5, automne 1995 : « Genetics, Race, and IQ : Historical Reflections ». Voir son ouvrage In the Name of Eugenics, Genetics and the Uses of Human Heredity, Knopf, New York, 1985. De Carl Degler, voir le déjà classique In Search of Human Nature : The Decline and Revival of Darwinism in American Social Thought, Oxford UP, New York, 1991.

reconnaissent pourtant que la fameuse décision de la Cour suprême, *Buck v. Bell*, rendue en 1927, doit beaucoup au sens commun savant, si l'on peut dire, du temps. Elle confirmait la légalité de campagnes de stérilisation forcée qui ont frappé aux États-Unis, durant plusieurs décennies, des dizaines de milliers de « faibles d'esprit », toujours pauvres, souvent noirs, au nom d'un eugénisme explicite. En effet, « il est préférable pour le monde qu'au lieu d'attendre de devoir exécuter pour leurs crimes les rejetons dégénérés, ou de les laisser mourir de faim en raison de leur imbécillité, la société puisse empêcher ceux qui sont manifestement incapacités de se reproduire ». Sous la plume de l'éminent juge Oliver Wendell Holmes, on retrouve bien le jargon savant de l'époque, jusque dans la formule célèbre : « Trois générations d'imbéciles, c'est bien assez. »

Le darwinisme social trouve ses premières formulations avant l'eugénisme, comme celui-ci en Angleterre, mais c'est aux États-Unis qu'il s'épanouit tout particulièrement, avec une spectaculaire « vogue d'Herbert Spencer », le savant anglais, dont le langage même pénètre la culture américaine (en particulier, l'expression survival of the fittest). Comme le montre bien Richard Hofstadter dans son étude classique, « à certains égards, les États-Unis ont été, durant les trois dernières décennies du XIX° siècle, et au début du xxe siècle, le pays darwinien par excellence ». C'est que le darwinisme social renvoyait à l'idéologie dominante du pays au lendemain de la Reconstruction, fondée sur l'individualisme et la compétition. La logique de ce conservatisme moderne est simple : l'échelle sociale renvoie à la valeur réelle, c'est-à-dire à la force des individus, vainqueurs ou vaincus dans la lutte pour la vie. Les conséquences politiques de cette justification de l'ordre des choses sont également évidentes : comme l'explique l'un des hérauts du darwinisme social, William Graham Sumner, « comprenons bien que nous n'échapperons pas à cette alternative : liberté, inégalité, et survie des plus forts ; non-liberté, égalité, et survie des plus faibles. Le premier terme fait avancer la société, et encourage ses meilleurs membres, le second la tire vers le bas, et encourage ses membres les pires 33 ».

L'eugénisme vient croiser cette philosophie sociale avec un principe scientifique : l'hérédité, dont Francis Galton, le cousin de Darwin, fait le fondement de sa recherche sur le génie. La rencontre de la biologie et des statistiques définit le programme de l'« eugénisme » (Galton invente le mot en 1883), qui se propose d'améliorer la qualité de la race humaine, en faisant jouer la sélection sur la reproduction. Comme l'a noté Carl Degler dans son livre, le réformisme eugéniste se distingue ici du conservatisme inhérent au darwinisme social : « Au contraire du darwinisme social, qui cherchait à défendre le statu quo, l'eugénisme était un projet réformateur ; ce mouvement cherchait à améliorer la société, en appliquant les connaissances scientifiques les plus modernes. Au contraire du

^{33.} Richard Hofstadter, Social Darwinism in American Thought, Beacon, Boston, 1955 (1^{re} éd. 1944), citation p. 4; la « vogue de Spencer » fait l'objet du chapitre 2. La citation de Sumner est en exergue du chapitre 3, p. 51.

darwinisme social, l'eugénisme fait appel à l'intervention de l'État dans la société; en pratique, il répudie le laisser-faire ³⁴. » C'est d'ailleurs durant les années du progressisme, en début de siècle, que l'eugénisme s'implante aux États-Unis, sous l'influence des « experts ³⁵ », alors que le darwinisme social avait plongé ses racines américaines au cours des décennies du capitalisme le plus sauvage, dominé par les « barons-pillards ».

Le succès scientifique de la variante eugéniste du darwinisme social repose sur un double développement, théorique et méthodologique. D'une part, on redécouvre les travaux de Mendel au tournant du siècle : l'hérédité apparaît comme une affaire de génétique — et la vision eugéniste de l'amélioration de l'espèce humaine, sur le modèle des espèces végétales ou animales, s'en trouve renforcée. C'est en même temps la fin du modèle lamarckien des caractères acquis, avec lequel Darwin n'avait pas rompu : l'environnement n'influence pas la race. L'eugénisme trouve là sa validation théorique. D'autre part, une méthode est mise au point. Les tests inventés en France par le psychologue Alfred Binet à partir de 1904 pour mesurer l'intelligence sont importés aux États-Unis, dès 1908, par Henry H. Goddard, et retravaillés par Lewis Terman, qui donne en 1916 à la formule révisée le nom de test Stanford-Binet : il permet de mesurer ce qui est devenu (depuis le psychologue allemand Stern, qui en 1912 le définit comme un rapport) le « quotient intellectuel ³⁶ ».

Révélateur est l'écart entre les deux versions, française et américaine, du QI ³⁷. Binet répondait à une demande du ministère de l'Instruction publique : la République, dans son projet d'éducation nationale, souhaitait non pas séparer le bon grain de l'ivraie, mais aider les élèves en difficulté. Le psychologue de la Sorbonne le comprend bien ainsi : son propos est partiel (il s'agit de mesurer l'intelligence des enfants seulement, et non de toute la population), et pratique (il s'agit d'identifier un problème, non de fonder une théorie de l'intelligence). Il n'est pas question d'exclure, mais d'intégrer : « Après le mal, le remède. » C'est que Binet n'ignore pas les dérives qui menacent un tel projet : « Quelques philosophes récents semblent avoir donné leur appui moral à ces verdicts déplorables en affirmant que l'intelligence d'un individu est une qualité fixe, une qualité qu'on ne peut pas augmenter. Nous devons protester et réagir contre ce pessimisme brutal. » Lui s'intéresse non pas à la fatalité d'une courbe en cloche, mais à la « courbe du progrès », qui

^{34.} Carl DEGLER, op. cit., p. 42.

^{35.} Sur ce point, voir l'ouvrage de Mark Haller, Eugenics: Hereditarian Attitudes in American Thought, Rutgers University Press, New Brunswick, 1963, en particulier p. 177-178: assez logiquement, « ce sont les "meilleurs" que l'eugénisme séduisait le plus », c'est-à-dire les classes moyennes éduquées blanches, qui donnent à l'Amérique ses professions nouvelles, experts acquis à la modernisation sociale.

^{36.} Sur l'ensemble de cette histoire, outre les ouvrages déjà cités de Haller, Gould, Kevles, et Degler (Hofstadter parle peu d'eugénisme), on pourra consulter un article de 1986 de Garland E. Allen, repris dans *The Bell Curve Debate*, op. cit., « Eugenics Comes to America », p. 441-475.

^{37.} Sur ce point, Gould est particulièrement éloquent.

résulte d'une « éducation de l'intelligence ³⁸ ». Bref, avec la République radicale, ses tests s'inscrivent dans une pédagogie optimiste.

La version américaine part d'une situation équivalente : après les écoliers, c'est l'armée qu'il faut tester (en retour, d'ailleurs, le Scholastic Aptitude Test sera mis au point sur le modèle militaire, par Carl Brigham : on retrouve historiquement le lien entre QI et performance scolaire). En effet, avec la guerre, il faut évaluer les troupes, pour mieux les affecter. Ce sera l'œuvre, après Goddard et Terman, de Robert Yerkes, professeur à Harvard : près de deux millions de soldats sont testés, constituant une formidable base de données, qui permet à Brigham, disciple de Yerkes, de rédiger une synthèse, « étude de l'intelligence américaine », en 1923. Dans cet ouvrage influent, le racisme, social ou ethnique, qui sous-tend l'usage contemporain du QI apparaît clairement, y compris dans l'usage biaisé des données. Plus généralement, les discours sur les « faibles d'esprit » alimentent à la fois la discrimination sociale, contre les pauvres, et la ségrégation raciale, contre les Noirs, tout en justifiant l'exclusion des immigrés, depuis les premières visites de Goddard à Ellis Island, en 1912, jusqu'aux lois restrictives de 1924 : la logique des quotas migratoires se superpose à la hiérarchie raciale qu'organise le QI³⁹. Le transfert culturel du QI depuis la France vient donc renforcer la conclusion que suggérait l'importation d'Angleterre du darwinisme social : les deux contrastes soulignent chacun la spécificité américaine de l'histoire du QI, au croisement du darwinisme social et de l'eugénisme.

Le retour du refoulé

S'agit-il seulement d'histoire ancienne, et l'Amérique est-elle libérée de ses fantômes ? L'eugénisme recule en effet dans les années trente, et avec lui le darwinisme social : pour Hofstadter, qui écrit en 1944, il s'agit d'un passé révolu. Sans doute l'opprobre pesant sur le nazisme a-t-il rejailli sur l'eugénisme. Mais dès avant, l'ascendance des modèles anthropologiques, avec Franz Boas et Alfred Kroeber, a contribué à cet effacement : c'est un véritable changement de paradigme que retrace Carl Degler. L'histoire américaine de cette science du QI, étroitement mêlée au déterminisme biologique, ne s'arrête cependant pas avec la Seconde Guerre mondiale. Son cours ne s'arrête que pendant une génération. En

^{38.} Alfred BINET, Les Idées modernes sur les enfants, préface de Jean Piaget, Flammarion, Paris, 1973 (1913), p. 125-127.

^{39.} Selon Gould, « les données de l'armée eurent leur impact le plus immédiat, et le plus profond, sur le grand débat concernant l'immigration ». En réponse, Degler conteste toute influence directe des « tests d'intelligence » ou des « savants impliqués dans les tests ». Voir Gould, op. cit., p. 261, et Degler, op. cit., p. 52. Sans prétendre trancher, on peut du moins suggérer que la science et la politique procèdent d'une même idéologie, sans qu'on puisse les relier causalement.

effet, Degler esquisse également l'analyse du « retour de la biologie », mais aussi, pour reprendre le mot de Kevles, d'un « nouvel eugénisme ». On en retrouve les deux fils, en réaction aux années soixante, avec deux controverses importantes. L'une porte sur le QI, la seconde sur la sociobiologie.

L'intelligence fait l'objet d'une première controverse, avec la publication, en 1969, d'un long article du psychologue Arthur Jensen dans la prestigieuse revue Harvard Educational Review: « Combien peut-on améliorer le QI et la performance scolaire 40? » A cette question purement rhétorique, la réponse est pessimiste. Comme le rappellent Murray et Herrnstein, s'interrogeant sur les « résultats si décevants » des programmes éducatifs d'aide aux enfants défavorisés, lancés dans les années soixante dans le cadre de la « guerre contre la pauvreté » du président Lyndon Johnson, Jensen conclut déjà qu'il ne saurait en aller autrement : il s'agit d'une population dont le QI est bas, d'autant plus qu'elle est largement noire; or, l'intelligence est largement héréditaire (p. 9). Le scandale est énorme, et la virulence des réactions bien plus grande qu'aujourd'hui : voici Jensen devenu un paria dans la cité savante — même si quelques-uns volent à son secours, comme Richard Herrnstein lui-même : dans un article important publié dans The Atlantic en 1971, il développe déjà les thèmes essentiels de The Bell Curve 41. C'est qu'à la fin des années soixante l'explication culturelle s'impose encore, pour beaucoup, comme une évidence — et l'explication biologique reste marquée d'un sceau d'infamie. C'est seulement dans les années suivantes que cette évidence se défait, et qu'il importe donc de la réaffirmer : ainsi, dès les années soixante-dix, la contre-attaque s'organise. Les savants tentent de restaurer une autre perspective scientifique : à la question de Jensen, peut-on améliorer le QI, la réponse serait plutôt, « à partir des études d'adoptions entre races et entre classes, et sans ambiguïté : autant que l'organisation sociale le permet. Ce n'est pas la biologie qui nous barre le chemin ». La solution du problème n'est pas « dans nos gènes 42 ». En raison de ce contexte tout différent, Murray peut d'ailleurs s'étonner des réactions que rencontre aujourd'hui son livre : « Nous savions combien, dans les années soixante et soixante-dix, cette position

^{40.} Arthur Jensen, « How Much Can We Boost IQ and Scholastic Achievement? », Harvard Educational Review, hiver 1969. De Jensen, outre son compte rendu récent de The Bell Curve, déjà cité, on pourra consulter un article de 1973, « The Differences Are Real », également repris dans The Bell Curve Debate, op. cit., p. 617. L'affaire Jensen est discutée dans la plupart des ouvrages évoqués dans les pages précédentes, en particulier Leon Kamin, op. cit.

^{41.} Richard HERRNSTEIN, « IQ », The Atlantic Monthly, septembre 1971, repris dans The Bell Curve Debate, op. cit. Et d'autres le suivront, comme le prix Nobel de physique William Shockley, qui propose de payer les « faibles d'esprit » pour se faire stériliser...

^{42.} Leon J. Kamin, Richard Lewontin, et Steven Rose, Not In Our Genes: Biology, Ideology, and Human Nature, Pantheon Books, New York, 1984, p. 129, et l'ensemble du chapitre 5. Voir aussi, dès le début des années soixante-dix, le livre de Leon J. Kamin, The Science and Politics of IQ, Lawrence Erlbaum Associates, Boston, 1974. Et bien sûr l'ouvrage de Gould déjà cité.

était hérétique, mais nous sous-estimions combien cela reste vrai dans les années quatrevingt-dix » (p. 555).

La seconde controverse, largement répercutée en France à l'époque, porte sur la sociobiologie. En 1975, Edward O. Wilson publie Sociobiology, qui propose une « nouvelle synthèse » scientifique. C'est le chapitre final, consacré à l'homme, qui suscite l'essentiel des réactions, puisqu'il nous mène « de la sociobiologie à la sociologie » en réduisant celle-ci à celle-là. Wilson appelle en effet à « biologiser » notre approche des phénomènes sociaux, qu'il s'agisse de sexualité, d'esthétique, ou de religion. Ne propose-t-il pas même de retracer « l'évolution génétique de l'éthique ⁴³ » ? On connaît, grâce à sa traduction française, la forte critique de Marshall Sahlins : c'est toujours le même balancement, qui représente la société sur le modèle de la nature, et la nature sur le modèle de la société. « Adam Smith produit une version sociale de Thomas Hobbes, Charles Darwin une version naturalisée d'Adam Smith; sur quoi William Graham Sumner réinvente Darwin en société, et Edward O. Wilson réinvente Sumner en nature. » Pour lui, ce « totémisme scientifique » révèle les fondements de l'idéologie capitaliste occidentale : « L'assurance de son caractère naturel, et la revendication de son caractère inéluctable 44. » On peut toutefois ajouter que cette histoire occidentale semble plonger des racines plus profondes dans le contexte américain : c'est bien pourquoi Edward O. Wilson renvoie en miroir à Sumner. Du reste, on en voit les prolongements aujourd'hui : le pressentiment de Sahlins en est confirmé, lorsqu'il envisageait en introduction le risque d'une disparition de la sociobiologie en tant que science, « en même temps préservée dans la conviction populaire renouvelée de la naturalité de nos dispositions culturelles ». La vogue américaine actuelle du darwinisme, convoqué pour interpréter non seulement la race, mais aussi la différence sexuelle et la sexualité, de l'adultère au divorce, sans oublier l'homosexualité, en témoigne 45. Il est vrai que la sociobiologie ne se confond pas nécessairement avec ses usages conservateurs 46. Néanmoins, après The Bell Curve, il n'est pas facile de dissocier

^{43.} Edward O. Wilson, Sociobiology: the New Synthesis, Belknap, Harvard University Press, Cambridge, 1975, chapitre 27: « Man: From Sociobiology to Biology », citation p. 562.

^{44.} Marshall Sahlins, The Use and Abuse of Biology, An Anthropological Critique of Sociobiology, The University of Michigan Press, Ann Arbor, 1976, p. 93 et 101 (édition française, Critique de la sociobiologie, Gallimard, Paris, 1977, dont je n'ai pu utiliser la traduction).

^{45.} Un indice parmi cent: l'ouvrage à succès du journaliste intellectuel Robert WRIGHT, The Moral Animal, The New Science of Evolutionary Psychology, Pantheon, New York, paru en 1994, comme The Bell Curve.

^{46.} Edward O. Wilson, libéral, n'est pas Arthur Jensen, beaucoup plus à droite. Degler y insiste beaucoup dans son livre, « en quête de la nature humaine ». Il appelle à repenser ensemble biologie et culture, sans bien sûr revendiquer la « nouvelle synthèse » sociobiologique : « Le "retour de la biologie" n'est pas la simple restauration d'idées qui ont été répudiées, telles que racisme, sexisme et eugénisme. » Bref, « le darwinisme social a vraiment été mis à mort », et l'on n'est pas en train de « ressusciter Herbert Spencer ». Voir Carl DEGLER, op. cit., p. IX. On hésite à partager aujourd'hui son optimisme...

entièrement le changement de paradigme scientifique d'une dérive idéologique. On peut au contraire redouter que la renaissance d'un langage scientifique qui mêle volontiers nature et société ne favorise la restauration d'idéologies savantes qu'on croyait à jamais discréditées. L'eugénisme et le darwinisme social ne sont pas les spectres d'un passé révolu. Il est d'autant plus difficile de ne pas voir dans la controverse actuelle l'aboutissement des controverses passées que les acteurs en sont souvent les mêmes, de Jensen à Herrnstein, de Kamin et Lewontin à Gould. L'histoire semble parfois balbutier.

The Bell Curve, une histoire américaine

En quoi Murray et Herrnstein s'inscrivent-ils, au-delà de l'image de la « courbe en cloche », dans le prolongement de cette double tradition, dans une histoire proprement américaine? De l'eugénisme, qu'ils ne mentionnent pourtant pas, ils rétablissent l'envers grimaçant : ils dénoncent en effet la « dysgénie » qui menace la société américaine, et au-delà les sociétés occidentales, en raison de l'évolution démographique. C'est l'objet de la section consacrée à « la démographie de l'intelligence » (chapitre 15) ⁴⁷ : « Au capital cognitif du pays, il est en train d'arriver quelque chose qui mérite qu'on s'inquiète » (p. 341). Le péril est double. C'est une menace interne, liée aux différences de classes : les femmes mieux éduquées font moins d'enfants, et plus tard ⁴⁸. Le déclin de la fertilité touche donc surtout les « classes cognitives » supérieures, « tout comme les victoriens le pensaient » (p. 344). Ce qui nous conduit logiquement au deuxième volet du « suicide de la race », cher au XIX° siècle américain finissant.

La menace est en effet, en même temps, externe : où l'on retrouve l'immigration, qui commence à se constituer en enjeu politique aux États-Unis dans les années quatre-vingt-dix, après des vagues migratoires massives depuis les années quatre-vingt. Ironie des choses : pour les auteurs, qui semblent oublier l'histoire de leur objet, l'immigration ancienne était bonne. A Ellis Island, la sélection naturelle qui résultait de conditions difficiles recrutait des candidats à l'immigration qui étaient « braves, travailleurs, imaginatifs,

^{47.} Pratiquèment la seule occurrence du livre fait curieusement référence à une « hypothèse eugéniste » optimiste de 1940, qui attend « d'une plus grande égalité dans les biens économiques et sociaux » un bénéfice eugénique (p. 346) : soit le contraire de l'eugénisme — et de la philosophie sociale des auteurs... Avec la « dysgénie », n'est-ce pas le double visage de la dénégation ?

^{48.} Dans un autre chapitre, les auteurs relèvent une anomalie statistique : les mères à QI très élevé semblent mettre au monde des enfants en moins bonne santé. Explication évidente : l'échantillon est trop faible pour présenter la moindre signification statistique. Explication « trop évidente », avancent les auteurs. Et de risquer une hypothèse qui, en contredisant tout l'argument du livre (le QI est l'indice parfait de la réussite sociale), en révèle un soubassement idéologique : « Une mère peut-elle être trop intelligente pour son propre bien ? » (« Can Mothers Be Too Smart for Their Own Good ? ») (p. 216).

indépendants, et probablement intelligents ». Au contraire, aujourd'hui, « quelqu'un qui vient ici parce que son cousin lui offre un emploi, un billet d'avion gratuit, et un toit, n'est pas nécessairement autosélectionné en fonction de ces qualités » (p. 361). Bien sûr, le tableau de la réalité actuelle est pour le moins contestable. Et le portrait de l'immigré d'antan est en flagrante contradiction avec les résultats aux tests proposés par les prédécesseurs de Herrnstein et Murray. Si malgré tout l'immigration est ainsi présentée, c'est qu'elle fournit au livre un argument important. En effet, il n'y est pas question de revenir à la stérilisation forcée des Américaines — même s'il est suggéré qu'il faudrait cesser de « subventionner la fertilité des femmes pauvres » (p. 548). C'est donc sur la seule immigration qu'on peut espérer avoir une prise eugénique. « Il y a peu, voire pas de domaines où l'intervention politique peut aussi directement donner forme à l'avenir cognitif » (p. 359).

A côté de cet eugénisme discret, c'est le darwinisme social qui domine la thèse du livre. En effet, The Bell Curve repose sur un double paradoxe. Tout d'abord, dans une société de plus en plus égalitaire, et où le savoir devient de plus en plus important, la hiérarchie sociale reproduit de plus en plus fidèlement la hiérarchie cognitive. Les nouvelles classes sont des classes cognitives, comme le montre toute la première partie du livre. Autant dire que les hiérarchies anciennes étaient largement artificielles : les privilèges aristocratiques ou cléricaux distribuaient l'argent et la puissance de manière arbitraire, ou plutôt conventionnelle. La hiérarchie sociale traditionnelle était sans rapport avec l'intelligence, qui se distribuait de manière presque aléatoire. Au contraire, aujourd'hui, au lieu d'être répartie dans toutes les couches, l'intelligence est concentrée au sommet de la pyramide. Sans doute subsiste-t-il des obstacles, sociaux mais aussi politiques, à la stratification selon l'intelligence. Ainsi, aux États-Unis, la Cour suprême a interdit en 1971 le recours aux tests d'intelligence pour les demandeurs d'emplois ; mais elle n'a fait que repousser une échéance inévitable. Les auteurs le déplorent, tant cet obstacle leur paraît entraver le progrès économique (ils estiment le coût, pour la nation, en milliards de dollars par an...); mais la logique égalitaire est implacable : « Ce n'est pas en se débarrassant des tests qu'on se débarrassera de l'importance de l'intelligence » (p. 88). Pour Herrnstein et Murray, les hiérarchies nouvelles sont donc quasi naturelles — au sens propre. On peut en effet lutter contre les inégalités sociales; mais « l'ironie, c'est qu'en égalisant les circonstances dans la vie des gens, les différences d'intelligence qui subsistent sont de plus en plus déterminées par des différences génétiques » (p. 91). Si l'état de nature de l'inégalité sociale n'est pas dans le passé, il n'est peut-être pas tout à fait dans le présent, mais en tout cas, inéluctablement, dans un avenir proche : la société tend vers une nature.

Il ne faudrait pourtant pas croire que les auteurs nous fassent miroiter un âge d'or. Au contraire, et c'est ici que se déploie le second paradoxe, l'utopie se renverse en « dystopie ». Car la logique égalitaire de notre époque, en abolissant les barrières artificielles,

pour les remplacer par une hiérarchie naturelle, débouche sur l'inégalité la plus radicale, et la plus définitive : le succès est « de plus en plus fonction des gènes dont on hérite » (p. 91). L'enfer des inégalités est pavé de bonnes intentions égalitaires. Le meilleur des mondes de l'intelligence se transforme à la fin de l'ouvrage en un tableau « apocalyptique » (chapitre 21). En effet, la société se polarise. D'un côté, les élites, de plus en plus homogènes, se réferment sur elles-mêmes. De l'autre se développe l'underclass, sociale et cognitive, c'est-à-dire la masse des exclus de l'intelligence et de l'économie — noire, mais aussi blanche, Murray l'avait déjà noté dans un article remarqué (ici, p. 520). Qu'est-ce qui relie ces deux mondes superposés de la Métropolis américaine ? L'État-providence, bien sûr — mais que se passe-t-il quand la pauvreté renvoie à un déficit intraitable de l'intelligence ? que se passe-t-il quand les élites « sont disposées à dépenser de l'argent, mais ont perdu foi en l'efficacité des programmes sociaux » (p. 523) ?

C'est le développement de ce que les auteurs appellent un « État-gardien » (custodial state), sécurisant et sécuritaire à la fois, État gardien de crèche, mais en même temps État gardien de prison, soit le double enfermement de l'assistance et de la répression. « Bref, par État-gardien, nous entendons une version sophistiquée et coûteuse de la réserve indienne, pour une minorité importante de la population, tandis que pour le reste l'Amérique tente de continuer ses affaires » (p. 526). Pour échapper à cette dérive « totalitaire », une seule solution : « Une place pour chacun », suggère le dernier chapitre, c'est-à-dire aussi, bien sûr, dans un monde gouverné par l'intelligence, chacun à sa place. On retrouve ici le darwinisme social des auteurs, dans sa version la plus sombre. Et de nouveau, à rebours de la logique réformiste de l'eugénisme, qui érige des barrières contre l'immigration, c'est la logique conservatrice du laisser-faire : l'intervention politique, pour les auteurs, qu'elle se voue au bien-être ou qu'elle s'adonne à la sanction, renvoie, de l'hospice à la prison, à un même enfermement, pour déboucher sur une société disciplinaire — véritable cauchemar, qui n'est pas sans rappeler bizarrement Michel Foucault.

Le QI contre l'État-providence

« Est-cè là, pour utiliser un idiome américain de prédilection, du "déjà vu" toujours recommencé (déjà vu all over again) 49? » On est tenté de le penser, comme si l'histoire américaine se répétait cycliquement, en voyant reparaître, avec l'eugénisme et le darwinisme social, des figures presque oubliées du passé américain. Mais, comme dans Le Temps retrouvé, les masques vieillis des acteurs et leurs cheveux blanchis suggèrent, tout autant que l'itération, l'altération. C'est pour l'observateur le double choc de la reconnais-

^{49.} Russell Jacoby et Naomi Glauberman, Introduction, The Bell Curve Debate, op. cit., p. ix.

sance, et de l'étrangeté. En effet, la reprise d'une histoire ancienne n'a de sens qu'en réponse à une actualité brûlante. La publication de l'ouvrage ne coïncidait-elle pas, à l'automne 1994, avec l'élection du Congrès de la restauration républicaine? Et ne retrouvait-on pas, sous la plume de Herrnstein et Murray, la philosophie sociale du héraut de la nouvelle révolution conservatrice, Newt Gingrich? De fait, Charles Murray intervient directement, fin 1995, pour attaquer le sénateur démocrate Moynihan, et soutenir la croisade républicaine contre le Welfare — en particulier les subventions fédérales destinées aux enfants ⁵⁰. Il rend ainsi la politesse à Newt Gingrich: pour sa part en effet, dès son accession au pouvoir, le chef de la majorité nouvelle semble avoir emprunté directement à The Bell Curve ses sinistres déclarations appelant à placer en orphelinat les enfants des mères pauvres ⁵¹: « Nous voulons revenir à la situation qui prévalait jusqu'aux années soixante, quand les enfants de mères célibataires, qui sont à l'origine d'une bonne part des mauvais traitements, avaient plus de chances d'être destinés à l'adoption à la naissance » (p. 416). Jusque dans le détail, la similitude est troublante.

L'impact du livre tient donc à sa rencontre avec une conjoncture politique. La science des auteurs et la politique républicaine se rejoignent dans une même philosophie politique, qui dresse la liberté contre l'égalité, et l'individu contre l'État, et dans une commune politique sociale, appelant ensemble au démantèlement de l'État-providence (Welfare) et des traitements préférentiels (affirmative action) 52. The Bell Curve est bien le livre d'un moment politique, qui explique son succès. Encore faut-il comprendre, dans le flot des livres conservateurs qui tous reprennent ces mêmes thèmes, et qui tous rejettent les programmes de lutte fédérale contre la pauvreté et la discrimination, son originalité profonde : Herrnstein et Murray donnent au conservatisme sa version la plus radicale en naturalisant son programme politique, par la race et par la génétique. La politique du Congrès républicain n'apparaît plus comme un choix idéologique, mais plutôt comme une nécessité scientifique; la voici, avec la rencontre de Newt Gingrich et de The Bell Curve, fondée en nature.

La radicalité du livre, qui fait son originalité parmi la production conservatrice, et les innombrables attaques contre l'ensemble des programmes fédéraux, c'est l'actualisation

^{50.} Charles Murray, « Welfare Hysteria », The New York Times, 14 novembre 1995, et la lettre en réponse de Daniel Patrick Moynihan, le 16 novembre.

^{51.} Sur ce point du moins, le président Clinton a su habilement retourner l'argument : « Ce sont les parents qui élèvent les enfants, pas l'État. » (« Governments don't raise children, parents do »). Il est vrai qu'il n'a cessé depuis lors d'emprunter à ses adversaires leur rhétorique, n'obtenant sa victoire en 1996 qu'au prix d'une politique de la terre brûlée.

^{52.} La traduction des deux termes pose problème : pour affirmative action, parce que les mots sont pris dans la polémique (voir par exemple « discrimination positive ») ; nous retiendrons ici « traitements préférentiels ». Pour Welfare, parce qu'il s'agit aux États-Unis moins d'un État-providence qui fonde le contrat social que d'une assistance, tournée d'abord vers les pauvres ; nous garderons pourtant le terme usuel en français.

qu'il propose de discours savants anciens, eugéniste et darwiniste. Elle tient à une autre rencontre — celle de deux auteurs, Richard Herrnstein et Charles Murray, de deux disciplines, la psychologie et la sociologie, mais aussi de deux problématiques, l'héritabilité du QI et la critique de l'État-providence ⁵³. C'est donc l'apport de Murray qu'il nous faut étudier, pour comprendre en quoi l'usage rhétorique de la race et de la génétique répond à une logique intellectuelle, et remplit une fonction politique, en faisant du QI une machine de guerre contre l'État-providence. Bref, après avoir expliqué le livre par sa réception, puis par sa généalogie intellectuelle, on se propose d'en éclairer l'argument par le contexte contemporain, non seulement politique, mais aussi intellectuel. Il nous faut donc désormais resituer l'ouvrage dans le cadre de la production des sciences sociales, et plus généralement des discours intellectuels sur la politique sociale.

Charles Murray apparaissait déjà comme l'idéologue de la première révolution conservatrice, reaganienne, avec la publication, en 1984, de Losing Ground, un ouvrage qui démantelait dans l'ordre de la pensée, comme les conservateurs au pouvoir tentaient de le faire dans la réalité, l'État-providence. Pour lui, les programmes sociaux mis en place depuis les années soixante étaient régis par la logique des effets pervers : loin de bénéficier des aides qui leur étaient destinées, les pauvres avaient « perdu du terrain ». « Nous avons voulu donner plus aux pauvres, ce qui a donné plus de pauvres au contraire. Pour échapper à la pauvreté, nous avons voulu démonter les barrières, et nous avons monté un piège. » Murray radicalisait déjà l'argument classique des néoconservateurs. En effet, ceux-ci s'en prenaient plutôt à la « culture de la pauvreté », et à la responsabilité morale des pauvres : l'État devait se désengager, parce que la difficulté était ailleurs — mais aussi la responsabilité. Avec Murray, comme pour Ronald Reagan, l'État devenait le problème. Il était d'autant plus nécessaire qu'il s'effaçât.

L'originalité forte de la logique de l'effet pervers, c'est qu'elle supposait des acteurs rationnels. Murray prenait ainsi, pour comprendre la pauvreté, un exemple fictif — « Harold » : « Peu importe qu'Harold soit blanc ou noir. Il n'est nul besoin d'invoquer le spectre de pathologies culturelles. On peut voir les choix beaucoup plus simplement, et beaucoup plus naturellement, comme le comportement de gens qui réagissent à la réalité environnante, et prennent des décisions (légales, approuvées, même encouragées) afin de maximiser leur qualité de vie ⁵⁴. » Si l'État subventionnait la pauvreté, comment s'étonner, suggérait Murray, que la pauvreté prospère, et que les pauvres en profitent ? Il s'agissait

^{53.} On notera que Richard HERRNSTEIN venait déjà de s'associer avec un autre sociologue conservateur célèbre, James Q. Wilson, pour écrire *Crime and Human Nature*, Simon & Schuster, New York, 1985. Mais l'impact était moins spectaculaire...

^{54.} Charles Murray, Losing Ground: American Social Policy, 1950-1980, Basic Books, New York, 1984, citations p. 9 et 162.

donc moins, comme tant de conservateurs américains ⁵⁵, de faire la morale aux pauvres (même s'il ne s'en privait pas), que de faire la morale à l'État. Si les pauvres se comportaient rationnellement, mieux valait « jouer de la carotte et du bâton » : il suffisait d'en finir avec l'État-providence.

On voit déjà dans cet ouvrage les thèmes politiques essentiels développés dix ans plus tard. La continuité idéologique de son parcours est explicitée par Charles Murray dans son tout dernier ouvrage, où il définit simplement « ce que veut dire être un libertaire » pour un conservateur : l'État, c'est « eux », contre « nous ». Et de s'interroger : « Pourquoi l'État ne peut-il pas nous laisser en paix ? » C'est la version la plus radicale du « moins d'État » qui est ici proposée, la dénonciation de la bureaucratie allant jusqu'au refus des contrôles sanitaires 56. Mais, de Losing Ground à The Bell Curve, la logique s'est doublement déplacée, de manière remarquable. D'une part, Murray opère un renversement théorique. Avec les inégalités du QI, nous voici aux antipodes de l'acteur rationnel indifférencié : les pauvres ne sont plus comme « nous », et tout le problème est d'inventer une politique qui convienne à leur intelligence limitée. D'autre part, la logique de l'effet pervers est remplacée, pour garder le vocabulaire d'Albert Hirschman étudiant la rhétorique réactionnaire, par la logique de l'inanité 57. Parce que les inégalités sociales sont intraitables, l'État est impuissant. Il n'est guère qu'en matière d'immigration qu'il puisse efficacement intervenir, en dressant des barrières. Sans doute les auteurs contreviennent-ils parfois à leur propre logique, soit qu'ils suggèrent de reporter des financements fédéraux des élèves défavorisés vers les plus doués (p. 418), soit qu'ils accusent le système éducatif de brider les plus intelligents (p. 247): l'intervention publique ne resterait pas toujours sans effet, à tout le moins négatif. Mais pour l'essentiel, l'inanité de l'effort appelle l'inaction.

Comment comprendre, au service d'une même idéologie, conservatrice et libertaire, ce double déplacement, théorique et rhétorique? Et pourquoi la naturalisation de la société, qui les implique pareillement? Sans doute, au vu du contexte politique, pourrait-on dire que l'auteur s'est enhardi : il radicalise son argumentation, en donnant un fondement racial et génétique à la « guerre contre les pauvres ⁵⁸ ». Mais on pourrait tout aussi bien voir dans

^{55.} Voir par exemple la critique que lui adresse Lawrence MEAD, The New Politics of Poverty: the Nonworking Poor in America, Basic Books, New York, 1992, p. 134. Pour ce dernier, il y a bien effondrement de l'éthique du travail, et, loin d'être rationnels, les pauvres perdent de vue leurs intérêts, aveuglés par leur culture, et découragés par leur expérience.

^{56.} Charles Murray, What It Means to Be a Libertarian, a Personal Interpretation, Broadway Books, New York, 1997, p. 144-149.

^{57.} Voir le livre d'Albert HIRSCHMAN, *Deux Siècles de rhétorique réactionnaire*, Fayard, Paris, 1991. La troisième figure de cette rhétorique est la mise en péril : on la retrouve dans les deux ouvrages. Chacun est donc caractérisé par l'une des deux autres.

^{58.} Herbert Gans, The War Against the Poor, the Underclass and Antipoverty Policy, Basic Books, New York, 1995, p. 8, 24, et note 62.

cet écart un recul : l'État est désormais plus dérisoire que néfaste, et, pour ne prendre qu'un exemple, la polémique contre les traitements préférentiels s'affaiblit à ne pas considérer ses effets pervers. L'évolution de Murray gagne donc à être replacée dans un autre contexte, qui est celui des discours américains, savants et experts, sur l'action publique en matière de race et de pauvreté. En 1984, Losing Ground se définissait dans ce champ et par sa différence (secondaire) avec les néoconservateurs, et par son opposition (primordiale) à la gauche intellectuelle. D'un côté, on l'a vu, Murray se démarquait des analyses sur la « culture de la pauvreté », inspirées par Daniel Patrick Moynihan depuis qu'en 1965 il avait mis en cause l'effondrement de la famille noire : on invoquait la responsabilité morale des pauvres eux-mêmes ⁵⁹. Mais de l'autre, il récusait surtout les interprétations libérales et radicales qui tenaient la société pour responsable des inégalités, et donc de leur réparation. Les premiers blâmaient les victimes, les seconds incriminaient le racisme.

Sans doute un social-démocrate noir comme William Julius Wilson pouvait-il annoncer que la race pesait désormais moins que la classe. Selon lui, l'évolution divergente, parmi les Noirs, de la bourgeoisie, aidée par les traitements préférentiels (affirmative action), et des « plus défavorisés » (truly disadvantaged), victimes de l'évolution économique, le démontrait clairement : le racisme ne pouvait pas tout expliquer. Il n'en restait pas moins isolé à gauche, qui l'accusait de minorer le racisme, et donc de fragiliser politiquement les traitements préférentiels, fondés sur la race 60. Parce qu'il faisait dans son analyse une place aux pathologies du ghetto, et parce qu'il devenait un temps le sociologue de l'underclass, il faisait alors figure de conservateur aux yeux d'une gauche méfiante : il devait même refuser une invitation à la Maison-Blanche, sous la présidence de Ronald Reagan... Et encore aujourd'hui, un sociologue de gauche comme Stephen Steinberg peut renvoyer dos à dos les discours néoconservateurs et sociaux-démocrates, également aveugles aux enjeux de race (color blindness, right and left), c'est-à-dire à l'effet du racisme, soit qu'ils préfèrent, comme Nathan Glazer, l'interprétation culturelle de la pauvreté, soit qu'ils choisissent, comme William Julius Wilson, de privilégier la classe 61.

Mais la virulence de Steinberg s'explique par le fait que la position de Wilson est désormais dominante, même à gauche : au moment où Murray commence avec Herrnstein la préparation de *The Bell Curve*, Wilson est en 1990 le président de l'Association américaine de sociologie. Dans son discours présidentiel, il propose d'« articuler ensemble les aspects structurels et culturels de la pauvreté », c'est-à-dire de récuser l'« opposition sim-

^{59.} Daniel Patrick MOYNIHAN, The Negro Family: The Case for National Action, US Department of Labor, Washington, DC, 1965.

^{60.} William Julius Wilson, The Declining Significance of Race, New York, Chicago, 1980 (1978), et The Truly Disadvantaged, ibid., 1987.

^{61.} Stephen Steinberg, Turning Back, The Retreat From Racial Justice in American Thought and Policy, Beacon, Boston, 1995, en particulier les chapitres 5 et 6.

pliste » entre les explications économiques et culturelles ⁶². D'un côté, la pauvreté des ghettos urbains renvoie à des explications extérieures : on voit aujourd'hui ce qui advient « quand le travail disparaît »... La « culture de la pauvreté », que dénoncent les conservateurs, devient dans la version social-démocrate moins une cause qu'une conséquence des pathologies économiques — même si, en retour, elle ne reste pas sans effet économique. D'un autre côté, Wilson réhabilite donc pour la gauche Moynihan : parler des pathologies de la pauvreté, c'est pour lui, contre un aveuglement démagogique, reconnaître l'évidence empirique — mais non pas incriminer les victimes ⁶³. Et, avec Moynihan, sociologue devenu sénateur, néoconservateur mais démocrate, nous voici revenus à la politique : c'est lui qui, contre Murray, tentera à partir de l'automne 1994 d'endiguer la vague républicaine, pour sauver l'État-providence. Lui voulait le réformer, et non pas l'abolir. Quant à Wilson, il est un peu aujourd'hui au président Clinton ce que Murray avait été pour le président Reagan.

C'est donc contre cette articulation novatrice de la culture et de la société que se définit aujourd'hui implicitement The Bell Curve, avec sa « nouvelle synthèse » de la nature et de la société. Si le discours sur la culture de la pauvreté n'absout plus nécessairement la société de toute responsabilité, et l'État de toute obligation, il devient indispensable de fonder en nature la fin de l'État-providence — au prix, bien sûr, d'une déresponsabilisation complète des pauvres : « Comme pour beaucoup d'autres handicaps, avoir une intelligence faible n'est pas la faute de l'individu » (p. 142). L'évolution de Murray en matière raciale, de 1984 à 1994, nous donnera l'illustration la plus claire de cette naturalisation. On se rappelle qu'il était indifférent, dans Losing Ground, que le pauvre fût noir ou blanc — et il est vrai qu'aujourd'hui encore l'auteur s'intéresse à l'underclass blanche, et non pas seulement noire. Il n'est pas moins exact qu'il continue de nier l'importance du racisme : l'inégalité des races s'explique non par la discrimination, mais par le QI (p. 480). Mieux, les Noirs bénéficieraient d'une indulgence sociale supplémentaire, avec « un mélange complexe de culpabilité et de paternalisme qui a souvent conduit les élites blanches à excuser chez des Noirs des comportements qu'elles ne toléreraient pas chez des Blancs » (p. 521). Pourtant, à y regarder de plus près, les choses ne sont pas si simples.

Dix ans plus tôt, Murray considérait que la race ne faisait rien à l'affaire : « Des phénomènes sociaux et économiques que nous avons trop volontiers considérés comme "noirs" dans le passé récent sont souvent des phénomènes qui touchent des populations pauvres, défavorisées, qu'elles soient blanches ou noires. » Et d'étudier deux populations noires, et leur évolution divergente, la prospérité comme la pauvreté se renforçant : l'argunoires, et leur évolution divergente, la prospérité comme la pauvreté se renforçant : l'argunoires, et leur évolution divergente, la prospérité comme la pauvreté se renforçant : l'argunoires, et leur évolution divergente, la prospérité comme la pauvreté se renforçant : l'argunoires de leur évolution divergente, la prospérité comme la pauvreté se renforçant : l'argunoires de leur évolution divergente, la prospérité comme la pauvreté se renforçant : l'argunoires de leur évolution divergente, la prospérité comme la pauvreté se renforçant : l'argunoires de leur évolution divergente de le leur évolution de le leur évolution de le leur évolution divergente de le leur évolution de le leur de le leur évolution de le leur évolution de le leur de le leur de le leur de le leur de le leur

^{62.} William Julius Wilson, « Studying Inner-City Social Dislocations: The Challenge of Public Agenda Research », American Sociological Review, vol. 56, n° 1, février 1991, p. 1.

^{63.} William Julius Wilson, When Work Disappears, op. cit., p. XVI-XVII.

ment rejoignait de fait celui de Wilson, sur la différenciation sociale des Américains noirs ⁶⁴. La race pesait moins que la classe. Avec *The Bell Curve*, on l'a vu, le discours a changé : il n'est plus aveugle à la race (*color blind*), comme lorsque *Losing Ground* s'opposait au discours défini par la race de la gauche intellectuelle (*color conscious*). En matière d'intelligence, selon Herrnstein et Murray, la race compte. Le QI classe, sinon les individus, du moins les groupes — c'est-à-dire, justement, les races. On peut donc taxer d'inconséquence l'universalisme commodément professé par les auteurs lorsqu'ils entreprennent d'attaquer les traitements préférentiels : c'est alors qu'ils redécouvrent les périls de la « balkanisation ethnique », et « l'idéal de l'indifférence à la race » (p. 508). En réalité, Murray utilise indifféremment l'explication par la race, et l'argument universaliste, selon qu'il se définit contre une gauche indifférente à la race, ou sensible à ses différences : la rhétorique, racialiste ou universaliste, fluctue au gré des polémiques — pour les besoins de la cause, c'est-à-dire d'une idéologie conservatrice. Il s'agit moins de foi, bonne ou mauvaise, que de tactique.

Il est donc des universalismes conservateurs de circonstance, aux États-Unis comme en France. Le triomphe polémique de *The Bell Curve* montre bien d'ailleurs qu'il n'est pas un cas isolé : les rhétoriques mêlées de la race et de la génétique séduisent d'autant mieux qu'elles sont devenues des armes nécessaires pour contrer une gauche universitaire (peut-être échaudée par la controverse sur le « politiquement correct ») devenue dans les années quatre-vingt-dix plus universaliste ⁶⁵, et un président démocrate pétri d'une vague bonne volonté raciale. Si les intellectuels de gauche et les démocrates recentrés abandonnent aujourd'hui la dénonciation du racisme à leur aile radicale, en réaction, le discours conservateur peut occuper ce même terrain, et s'engouffrer dans le discours racialiste. Un contre-exemple le confirmera, pour boucler cette analyse. On l'a vu, Dinesh D'Souza publie un an plus tard, chez le même éditeur, un livre important, non moins volumineux, sur la race, ou plutôt « la fin du racisme ». L'auteur est connu pour un best-seller, mijournalistique, mi-pamphlétaire, qui dénonçait en 1991 les idéologies de gauche sévissant sur les campus, multiculturalisme et féminisme en particulier. Il est depuis lors le grand pourfendeur de « PC », le fer de lance des croisés conservateurs ⁶⁶. Le voici qui revient

^{64.} Charles Murray, Losing Ground, op. cit., p. 55 et p. 142.

^{65.} Voir par exemple Todd GITLIN, The Twilight of Our Common Dreams, Metropolitan, New York, 1995.

^{66.} Dinesh D'Souza, The End of Racism, op. cit., et Illiberal Education, Free Press, New York, 1991. Sur la controverse du « politiquement correct », je me permets de renvoyer à mon travail, en particulier : « La chaire et le canon : les intellectuels, la politique et l'Université aux États-Unis », Annales ESC, mars-avril 1993, n° 2, p. 265-301. Notons que l'épaisseur des volumes conservateurs, depuis peu, trouve peut-être son explication dans le modèle que je proposais alors de concurrence sociologique entre différents modèles d'intellectuels : Murray et D'Souza jouent aujourd'hui à l'universitaire, bardés qu'ils sont de notes, de bibliographies et d'annexes... au moment où beaucoup d'universitaires tentent d'abandonner leur jargon pour entrer dans la sphère publique.

aujourd'hui à la charge : selon lui, le racisme n'existe plus guère aux États-Unis que dans l'esprit des « marchands de race », idéologues et bureaucrates qui en vivent. Ce qu'on appelle racisme ne serait le plus souvent qu'une méfiance sociale justifiée par la surreprésentation des Noirs parmi les pauvres et les criminels, bref, une « discrimination rationnelle ». On le voit, D'Souza ne recule pas devant les provocations, qu'il mette en doute le caractère raciste de l'esclavage, en raison de son paternalisme, qu'il interprète la ségrégation comme un système de protection, plutôt que d'oppression, ou qu'il tente de s'approprier l'héritage de Martin Luther King Jr., contre les représentants des droits civiques.

Son programme politique rejoint The Bell Curve: D'Souza aussi veut en finir avec l'État-providence et les traitements préférentiels, et « laisser faire » la société, et les marchés. Mais il répugne à suivre Herrnstein et Murray sur la pente génétique 67 : c'est qu'il revendique une société indifférente aux différences de races. Sans doute va-t-il dans le même temps, à l'encontre du « relativisme culturel » de la gauche, stigmatiser la culture noire du ghetto, et ses pathologies. Il n'empêche : à l'inverse de The Bell Curve, The End of Racism fait basculer la race du côté non de la nature, mais de la culture. Il est donc intéressant que cet ouvrage, d'abord promis au plus grand succès, n'ait obtenu qu'une attention limitée, et un succès modeste, du côté des critiques aussi bien que des lecteurs — en dépit de ses provocations, et de sa publicité. Il est permis de penser que son universalisme affiché ne paraît plus de mise à droite. Face à une gauche intellectuelle et politique renouvelée, l'ancienne rhétorique de la « culture de la pauvreté » a peut-être un peu vieilli à droite. L'antique rhétorique de la race, et des gènes, s'en trouve ressourcée. C'est peut-être ainsi du moins qu'on peut comprendre l'étonnant impact de The Bell Curve aux États-Unis. L'histoire scientifique de l'eugénisme et du darwinisme social n'est aujourd'hui ranimée que parce qu'elle remplit une fonction politique dans les débats sur l'État-providence.

Retour en France

Mis à part quelques articles dans la presse, *The Bell Curve* n'a pas suscité un grand intérêt en France, et ce *best-seller* n'y a pas été traduit ⁶⁸. On pourrait y voir la confirmation d'un fossé culturel transatlantique, et se féliciter, non sans bonne conscience, d'échapper aux dérives américaines — n'était qu'un Bruno Mégret se réclame justement, face aux

^{67.} Dinesh D'Souza, op. cit., chapitre 11: « The Content of Our Chromosomes ».

^{68.} Voir à ce sujet le travail d'Amelia IRION, « Réception d'un ouvrage controversé : La Courbe en cloche », mémoire de DEA de sciences sociales (ENS/EHESS), octobre 1996.

États-Unis, d'une supériorité de notre civilisation. Sans doute l'histoire française est-elle moins entachée d'un racisme scientifiquement légitimé : l'eugénisme n'y a jamais prospéré comme aux États-Unis, ni même le darwinisme social, en dépit de Vacher de Lapouge ⁶⁹. Pierre-André Taguieff s'est d'ailleurs penché sur cette « exception française ⁷⁰ ». Le caractère exotique du livre pourrait alors expliquer l'indifférence, si d'ordinaire l'altérité intellectuelle américaine ne nourrissait pas tout au contraire une insatiable curiosité française : c'est par son exotisme, fût-il celui de notre « vie future », que l'Amérique fascine, aujourd'hui comme hier. Peut-être est-il donc plus juste de dire que, si l'étrangeté de cette controverse est apparue impénétrable, c'est que les prénotions idéologiques disponibles en France pour saisir les réalités américaines la rendaient proprement impensable.

On peut en effet repérer, dans la panoplie intellectuelle française contemporaine, deux obstacles à l'appréhension de cet objet. D'une part, la fascination française pour le multiculturalisme des États-Unis, réputé « politiquement correct », ne permet guère d'y entendre le discours de la race que s'il émane des minorités raciales. Entre leurs mains, la race est certes une arme à double tranchant, et leurs porte-parole en usent parfois dangereusement, et souvent maladroitement. Mais on s'aveugle ainsi volontiers à l'évidence historique que la race est d'abord une formidable machine de guerre dirigée contre les minorités, avant de devenir, avec le discours identitaire, une fragile défense. On perd pareillement de vue que les divagations racistes d'un universitaire noir sans renom, comme Leonard Jeffries à New York, sur les peuples du soleil et de la glace, en dépit de la complaisance horrifiée des médias, pèsent beaucoup moins que les analyses savantes, controversées mais légitimées, de Murray et Herrnstein. Sans doute doit-on s'inquiéter de l'ascendant actuel de Louis Farrakhan; encore pour le comprendre faut-il prendre la mesure des discours, mais aussi bien sûr des réalités sociales, contre lesquels il se construit en miroir. A trop proclamer la fin du racisme blanc, on finirait sinon par ne plus dénoncer que le racisme noir 71.

D'autre part, les analyses tocquevilliennes (et néo-tocquevilliennes) de l'Amérique en ont fait le pays par excellence sinon de l'égalité, du moins de l'idéologie égalitaire — pour le meilleur et pour le pire. L'imaginaire français des passions démocratiques américaines, on s'en doute, ne prépare guère au choc de la lecture de *The Bell Curve*, et interdit de

^{69.} On pourra toutefois consulter l'ouvrage de Linda CLARK, Social Darwinism in France, University of Alabama Press, Montgomery, 1984, et celui d'Anne CAROL, Histoire de l'eugénisme en France, les médecins et la procréation, XIX-XX siècle, Seuil, Paris, 1995.

^{70.} Pierre-André Taguieff, « Eugénisme ou décadence : l'exception française », Ethnologie française, 1, 1994, p. 81-103.

^{71.} Sur ce point, je me permets de renvoyer de nouveau à mon travail, en particulier sur la « permanence de la question raciale », dans le dossier « L'Amérique en noir et blanc », Esprit, mars 1996, p. 19-50.

comprendre le succès polémique de l'ouvrage. En retour, peut-être regarderait-on d'un œil différent la dénonciation française des ravages de l'égalitarisme américain si l'on en connaissait mieux la version originale. Le plus grand péril n'est peut-être pas celui qu'on dénonce le plus volontiers aujourd'hui en France, en se passionnant pour les dérives « politiquement correctes » d'une partie de la gauche universitaire. « L'idéologie de l'égalité a fait quelque bien », reconnaissent Herrnstein et Murray, « mais la plupart de ses effets sont mauvais ». Ainsi, « discrimination, qui fut un mot utile, signifiant l'approbation, est désormais presque toujours employé de manière péjorative » (p. 533). Au-delà de la rationalisation de la discrimination, dans *The End of Racism*, c'est son apologie que propose *The Bell Curve*. Le discours intellectuel conservateur ne nous fait-il pas entendre les funestes passions, moins américaines que démocratiques, de l'inégalité ?

L'étude de cette controverse peut donc, du moins est-il permis de l'espérer, s'avérer deux fois utile, intellectuellement et idéologiquement. Intellectuellement, elle nous contraint à réviser à la hausse l'image française de la complexité sociale américaine : les États-Unis présentent un tableau infiniment plus contrasté, et donc intéressant, que la rhétorique française de l'Amérique ne le laisse entrevoir. Idéologiquement, elle nous met en garde contre une vision partiale de la politique américaine, et contre ses usages politiques dans la vie intellectuelle française aujourd'hui, qu'il s'agisse d'immigration, d'ethnicité, ou de racisme, bref, pour tout ce qui touche à la définition de la nation. Les deux aspects, intellectuel et idéologique, sont liés : le contre-modèle est politiquement d'autant plus efficace qu'il est plus simpliste — c'est que l'épouvantail suppose la caricature. Le culturalisme est donc bien l'arme la plus efficace dans l'usage polémique de la comparaison transatlantique. Ne l'oublions jamais, dans la rhétorique des intellectuels français, l'Amérique, ça sert à faire la guerre.